

GRAMSCI OU UN MARXISME CRÉATEUR DU XX° SIÈCLE

Antonio Gramsci est le continuateur le plus original de Marx au XX° siècle. Militant fondateur et dirigeant du Parti Communiste Italien et théoricien novateur, comme le fut Lénine, son oeuvre principale inachevée –il s'agit des *Cahiers de prison* rédigés entre 1929 et 1934- ne fut publiée qu'après 1945- Elle n'eut d'échos –mais ils furent mondiaux- qu'après 1950 et accéda en Europe à son point culminant autour des années 1975-1985, en inspirant diverses recherches visant à rectifier la vulgate marxiste-léniniste-staliniste qui avait dominé le communisme et en proposant une interprétation de Marx en prise sur la nouvelle configuration de la pratique sociale.

La vie tronquée d'un militant et d'un dirigeant politique du communisme international

Gramsci est né le 22 janvier 1891 à Ghilarza en Sardaigne dans une famille modeste. Une chute accidentelle en 1895 entrava son développement physique et le rendit difforme à vie. Il fut marqué toute son existence par la question méridionale, par l'archaïsme de la société du sud exploitée et entravée par le nord industriel, mais riche de grandes traditions intellectuelles et artistiques. Le Sud fut le berceau de l'idéalisme italien qui pensa et accompagna le *Risorgimento*, ce mouvement qui organisa l'unité italienne et les débuts de l'Etat moderne en Italie. Les premiers maîtres à penser de Gramsci furent les philosophes idéalistes Giovanni Gentile (1875-1944) et Benedetto Croce (1866-1952), tous deux rénovateurs de la culture italienne au début du siècle passé. Cependant le jeune Gramsci fut davantage attiré par la linguistique qu'il étudia en tant que boursier à l'Université de Turin (1911). Son engagement dans le socialisme date de cette même année et le porte du côté de la gauche révolutionnaire du Parti Socialiste Italien. En 1915 il abandonne l'université et des études pourtant brillantes et décide de se consacrer à la politique. Il devient vite, comme Marx, un journaliste exceptionnel capable de tenir à la fois la chronique culturelle (littéraire surtout) et de rédiger des articles politiques dans le journal socialiste *Il Grido del Popolo*, avant de d'écrire régulièrement dans le quotidien *L'Avanti* !

Avec ses camarades Togliatti et Terracini il soutient immédiatement la révolution bolchevique de 1917 qu'il interprète dans un article retentissant comme « La révolution contre le *Capital* », c'est-à-dire contre la lecture passive et fataliste de la critique marxienne qui attend du cours des choses et des soi-disant lois objectives de l'histoire la résolution des problèmes que seul peut

apporter le dynamisme de l'action collective. Avec ses amis, il fonde une revue autonome *l'Ordine Nuovo* qui va accompagner et interpréter le puissant mouvement de révolte ouvrière qui en 1920 secoue les usines FIAT de Turin et tout le secteur de la métallurgie, sans être réellement soutenue par le parti socialiste englué dans un réformisme sans perspectives. C'est l'expérience inoubliée des Conseils d'usine qui révèle la capacité des ouvriers à diriger la production et sa force d'entraînement.

Gramsci milite alors en faveur de la scission du parti socialiste et participe à la fondation du Parti Communiste d'Italie dont le premier secrétaire général est Amadeo Bordiga le 2 janvier 1921 au Congrès de Livourne. Mais de nouvelles fractions naissent au sein du nouveau parti à propos du rapport avec l'Internationale Communiste que Lénine vient de fonder et de la stratégie à adopter devant la montée en puissance du fascisme. Gramsci est convaincu de la nécessité de faire du parti une section de l'Internationale. Il rejoint Moscou cette année où il rencontre Svetlana Schucht avec qui li se marie et dont il aura deux enfants tous deux citoyens soviétiques. Chargé par l'Internationale de réorganiser le parti il séjourne à Vienne pour échapper à la répression fasciste commençante, il rentre en Italie où il est élu député en 1924. Il dépense une énorme énergie de dirigeant et de journaliste théoricien, combattant Mussolini au Parlement. En 1926 il prend la direction du parti qui prend son nom définitif de Parti Communiste Italien (Congrès de Lyon en 1926). Le parti est contraint à agir dans la semi-clandestinité d'abord, puis dans une clandestinité totale avec le durcissement du fascisme qui élimine l'opposition parlementaire. En 1926, année où il rédige l'étude *Quelques thèmes de la question méridionale*, Gramsci tente de constituer un bloc d'alliances antifasciste, mais il est arrêté, condamné à vingt ans de prison. Mussolini déclare alors qu' « il faut empêcher ce cerveau de penser » .

Paradoxalement c'est grâce à la prison que Gramsci prend effectivement le temps de penser en profondeur et de rédiger son chef d'oeuvre, les 28 *Cahiers de prison*. Ces cahiers sont partis de l'idée de revenir sur la question des intellectuels en Italie et de leur fonction culturelle et politique. Ils ont été rédigés grâce à l'aide de la belle-soeur de Gramsci Tatiana Schucht qui lui fournissait les livres les revues demandés en maintenant le contact avec les dirigeants émigrés du parti comme Togliatti et des représentants secrets de l'Internationale dont l'économiste Paolo Sraffa, installé à Oxford. Tous encouragent Gramsci à creuser tous les problèmes théoriques et politiques. Mais les conditions de vie sont difficiles. Gramsci doit affronter l'hostilité politique de ses camarades – dont Togliatti lui-même- qui n'acceptent pas sa critique de la stratégie classe contre classe et son combat pour une Constituante une fois le fascisme battu. Isolé et calomnié, Gramsci est miné par la maladie et après 1934 il interrompt une rédaction commencée en 1929 et intensive jusqu'à 1932. Une campagne

internationale de presse lui vaut d'être libéré, mais il meurt épuisé et désespéré le jour même de son transfert de Rome en Sardaigne le 27 avril 1937. Les *Cahiers* sont mis à l'abri par Tatiana et transférés à Moscou. Ils sont remis après la fin de la guerre à Togliatti, le secrétaire général du P.C.I. et sous son impulsion ils sont édités de 1948 à 1951 par l'éditeur Einaudi, mais après avoir été reconstruits en cahiers thématiques. L'édition critique, sous la direction de Valentino Gerratana, est publiée chez Einaudi en 1972. Ils sont disponibles aux Editions Gallimard dans une traduction dirigée par Robert Paris.

Un chantier ouvert : la philosophie de la praxis comme déconstruction des orthodoxies marxistes et reconstruction d'une théorie révolutionnaire

Le problème central est à la fois théorique et politique. Comment rendre compte à la fois de l'expansion du fascisme en Europe, expliquer la capacité de tenue du capitalisme sous la forme de la démocratie représentative dans le monde anglo-saxon et la stagnation de la construction du socialisme dans un seul pays encerclé et contraint à l'état d'exception politique ? Comment expliquer l'échec de la révolution en occident ? Comment la théorie issue de Marx et de Lénine peut-elle faire face à ces transformations du monde historique et retrouver la puissance stratégique que le bolchevisme avait su accumuler et exploiter durant la guerre ?

La déconstruction

Pour Gramsci Marx fait époque sur le plan historique et théorique grâce à la critique du mode de production capitaliste, la thématique de l'exploitation du travail sous la forme de l'extorsion de la plus-value surtout celle qui repose sur l'innovation technologique dans le procès de travail. Il partage la thématique de la lutte de classes dont il souligne la complexité inscrite dans la différenciation concrète. Il espère en la possibilité de construction d'un monde fondé sur la créativité de libres producteurs. Il souligne la justesse de la thèse qui met en rapport de traduction la pensée et la pratique historique. Mais Gramsci constate que le marxisme effectif, celui qui a inspiré le combat du mouvement ouvrier jusqu'à l'effondrement de 1914 a été transformé en une croyance dans le cours automatique et déterministe de l'histoire, dans une représentation purement economiciste de la vie historique. De ce point de vue la pratique politique de Lénine dirigeant de la première révolution communiste est une correction critique de cette représentation impuissante. Lénine a su poser la question politique en toute son ampleur, en montrant que les rapports de force nés sur le terrain socio-économique ne peuvent prendre forme que transformés en rapports de force politiques autour de la construction d'un nouvel Etat libérant et disciplinant la spontanéité populaire. Il faut donc purifier le matérialisme historique de toute croyance matérialiste naïve et une fin assurée de l'histoire

accomplissant le destin des forces productives, l'idée que les crises récurrentes du capitalisme sont résolutoires, que les conceptions du monde issues de la grande culture européenne ne sont que de simples idéologies que dissipe une science fondée sur une théorie générale du matérialisme -en énonçant les lois dialectiques générales de l'être en mouvement valables pour la nature, l'histoire et la pensée-.

Gramsci va plus loin, Cette déconstruction du marxisme de la Seconde Internationale concerne aussi le marxisme-léninisme de la Troisième Internationale codifié non pas tant par Lénine que par les meilleurs théoriciens communistes comme Boukharine qui font de l'oeuvre de Marx une sociologie historique munie de lois de causalité et assurée de ses prévisions. Le même déterminisme, le même économicisme réapparaissent et compromettent l'apport de Lénine à la politique. Gramsci fait apparaître les limites d'une nouvelle orthodoxie qui cache sous son matérialisme le caractère décisionnel d'une politique de sommet et qui tend à transformer l'action en manipulation des masses privées d'autonomie. Gramsci affronte la contradiction des contradictions : la même politique qui ne cesse de prêcher la nécessaire extinction de l'Etat ne cesse de transformer cet Etat en puissance de contrainte et de dénier son importance en ce qui concerne la chose publique. La spécificité de la nouvelle orthodoxie du communisme soviétique est d'unir à une thématique anarchiste et messianique de la fin de l'Etat une idolâtrie de l'appareil d'Etat sans se soucier de sa dimension d'appareil producteur d'un consensus raisonné.. Gramsci ne croit plus à l'extinction de l'Etat, ni en la fin de l'histoire. Analyste lucide mais lutteur qui combat avant tout la subalternité des masses populaires, dans notre société, il se contente d'évoquer une société réglée laissant les masses pénétrer un Etat lui-même élargi à tous les appareils de la société civile.

Le marxisme après Marx a donc chuté du niveau atteint par Marx au cours de son appropriation politique par le mouvement ouvrier, il a perdu le statut qui faisait de lui une théorie inédite pour se laisser contaminer par diverses conceptions matérialistes ou moralistes. Cette chute oblige à déconstruire ces marxismes historiques non pour revenir au vrai Marx mais pour tirer des défis des conjonctures des éléments pour la relance de plus en plus menacée du communisme soviétique.

La construction de la philosophie de la praxis et ses quatre moments

Il s'agit bien de donner une nouvelle forme au marxisme sur la base de la critique de l'économie politique et de l'autocritique précédente en assimilant ce que la haute culture bourgeoise a pu produire de pertinent. Gramsci se relie explicitement à Machiavel, à la pensée politique révolutionnaire française, à

Hegel, mais aussi à Sorel dont il hérite la thématique de la capacité civilisatrice des producteurs, à Croce en qui il voit le penseur d'un nouveau libéralisme social succédant au fascisme, aux théoriciens italiens réalistes et élitistes de la politique –Pareto, Michels, Mosca-, aux sociologues du fordisme. Les *Cahiers de prison* sont un *work in progress* qui touchent à une multiplicité de thèmes incluant entre autres la grammaire, la langue, la littérature, la presse, l'histoire du christianisme, celle du *Risorgimento* et de l'Italie moderne dans une perspective comparatiste. Ils ont cependant une unité d'intention systématique que l'on peut rassembler autour de quatre thématiques ou pôles théoriques et unifier transversalement par ce fil conducteur qu'est la recherche d'une hégémonie économique, politique et culturelle des masses subalternes

Pôle 1. Un art et une science de la politique

Le matérialisme de Marx n'est pas un économicisme fataliste assuré de la fin heureuse de l'histoire à l'issue d'une crise définitive. Il ne se réduit pas à l'opposition entre une base ou structure économique qui serait l'essence de la vie socio-historique et des superstructures, juridiques et politiques d'abord, puis idéologiques ensuite (morale, religion, croyances sociales) qui constitueraient autant de phénomènes relativement inessentiels. Gramsci réélabore cette vulgate dans une théorie du bloc historique fondée sur une articulation d'une pluralité de rapports de forces tous indispensables et tous liés par des relations de conditionnements et pris dans des tendances évolutives..Base et superstructures font un bloc historiquement défini. Les rapports de forces nés sur le terrain de la production et des entreprises connaissent des contradictions qui restent cependant circonscrites à ce niveau, aucune force même dominante ne pouvant sur un terrain encore corporatif universaliser ses objectifs et ses formes de vie. C'est la fonction des rapports de forces éthico-politiques de transformer ces oppositions qui sont luttes de classes en capacité de direction. Une force ou un ensemble de forces peuvent universaliser au sein d'une communauté politique comme l'Etat-nation leur domination en forces et formes politiques. Partis, appareils d'Etat et appareils d'hégémonie dans la société civile sont confrontés à la tâche de produire un conformisme social accepté plus ou moins volontairement par les groupes subalternes qui sont ainsi empêchés préventivement de produire à partir de leur condition de vie des formes et des appareils hégémoniques autonomes. Ce rapport de force éthico-politique qui se noue autour de l'Etat élargi a pour horizon limite les rapports de force militaires rendus nécessaires par la possibilité de la rupture du consensus interne et par la rivalité avec d'autres communautés politiques. La guerre civile ou non est inéliminable.

Pôle 2. La question de la stratégie :l'hégémonie

La question de l'Etat et de son rapport à la société civile devient donc centrale et c'est elle que Lénine a posée en dépassant un moment les indications de Marx. L'Etat s'élargit jusqu'à intégrer les appareils privés qui sont la trame de la société civile comme les grandes entreprises, les médias, les appareils culturels, religieux ou non. Il ne suffit pas de conquérir l'appareil d'Etat ; il s'agit durant la lutte de produire le consensus actif du plus grand nombre possible autour de sa stratégie et d'élaborer des voies de transformation des institutions. Gramsci thématise alors la notion d'hégémonie qui excède le recours à la violence seule. Il étudie les processus des révolutions bourgeoises, notamment en France et en Italie pour mieux mesurer les tâches qui attendent les révolutions communistes. Une force sociale déjà dominante comme la classe entrepreneuriale sur le terrain économique se doit de devenir dirigeante sur le plan politique et culturel. Les masses subalternes ont une tâche plus difficile, parce qu'elles ne sont pas dominantes sur le terrain économique. Elles doivent passer des compromis avec d'autres forces sociales pour une fois parvenues au pouvoir d'Etat faire de celui-ci un instrument pour conquérir le pouvoir économique en organisant la production. Elles sont confrontées à affronter la question de l'hégémonie de manière dissymétrique par rapport à la classe hégémonique. Dans une période de reflux, là où elles n'ont pas pris le pouvoir et surtout au sein des sociétés complexes occidentales, il leur faut monter une capacité de direction en investissant tous les appareils d'hégémonie de la société civile qui protègent l'Etat en créant les bases d'un nouveau conformisme plus universel et assimilateur. L'hégémonie a pour enjeu la transformation d'un Etat qui élargi à la société civile protège sa capacité de contrainte par un immense réseau d'institutions et appareils de société civile. Il peut se créer une situation de révolution passive où les classes dominantes réussissent à décapiter la puissance antithétique de leur antagoniste et l'assimiler en le privant de capacité d'action historique. C'est cette révolution passive qui caractérise à la fois le fascisme et la démocratie américaine : la transformation du procès de travail par le fordisme et l'apparition de l'ouvrier masse des chaînes de production donne à la consommation une puissance d'intégration inédite.

Le parti révolutionnaire est l'appareil que les masses subalternes se donnent pour cette hégémonie : il doit se faire le prince moderne – en paraphrasant Machiavel – et unifier un nouveau bloc historique fondé sur une alliance de classes. Gramsci est inquiet par l'évolution bureaucratique de l'URSS des années trente ; il défend un centralisme organique et non bureaucratique qui donne droit de cité en son sein à un pluralisme exprimant les différences structurant la nouvelle société civile en formation et son Etat. Les équilibres précaires de classes rendent nécessaire parfois un césarisme une dictature provisoire. Ce césarisme n'est justifiable qu'à la condition de faire la preuve qu'il est progressif, non régressif, et qu'il contribue à mettre en mouvement les masses subalternes. Si celles-ci sont invitées à obéir, c'est sur la base de leur

conviction et le parti comme le nouvel Etat ont en charge de préserver et d'éduquer la spontanéité politique, non de la supprimer. L'hégémonie naît donc de l'usine et se forme au sein de la lutte politique scandée par la dialectique de la force et du consensus autour de la direction publique.

Pôle 3. La culture et la révolution intellectuelle et morale

L'état moral et intellectuel des populations dominées et dirigées est décisif pour leur mise en action. La force des révolutions bourgeoises est d'avoir su produire une haute culture et de l'avoir partiellement communiquée au « peuple » par l'instruction, et de l'avoir transformée en sens commun notamment par les médias, ces paareils d'hégémonie contemporains (presse, cinéma, littérature populaire). La Réforme, les Lumières, la Révolution française ont été des formes de révolution culturelle ou plutôt de réforme intellectuelle et morale pour reprendre le titre d'un ouvrage de Renan.. Le socialisme d'abord et le communisme ensuite issus de Marx porte en eux une réforme intellectuelle et morale plus universelle car elle est enracinée dans le terrain de l'activité productive des masses subalternes et elle est appelée à transformer les conditions de la production des modes de sensibilité, des connaissances et des normes éthiques dans le sens d'un universel plus concret que celui de l'Etat nation. Si ce dernier est le cadre pour longtemps de la lutte hégémonique, la transformation des rapports économiques et politiques permet d'envisager un internationalisme unifié par la lutte des subalternes pour la direction de l'ensemble de la société, la transformation des appareils d'hégémonie au sein de rapports internationaux devenus plus coopératifs. D'une certaine manière les oppositions Nord-Sud qui ont divisé et divisent la société italienne divisent le monde. La masse des subalternes accédant à la direction économique et politique a besoin d'une culture qui mette au premier rang le devenir actif de tous les subalternes dans tous les Sud du monde.. Gramsci est internationaliste. Mais cet internationalisme repose sur la prise en compte de la dimension culturelle qui ne peut se comprendre comme une culture de parti ou de classe. C'est tout l'héritage culturel qui doit être assimilé et critiqué au nom d'un universalisme, d'un conformisme au bon sens du terme. C'est la catégorie de national-populaire qui définit cette culture qui a pour exemple des créateurs à la fois profondément enracinés dans une langue et une histoire, mais capable d'être « sentis » au-delà de ces frontières (Shakespeare, Goethe, Hugo, Tolstoj, Verdi). Il ne s'agit pas d'une culture et d'un art de parti, mais de la production d'un sens commun élargi invité à découvrir la richesse expressive des facultés humaines. En ce sens la formation d'une langue nationale est exemplaire du processus hégémonique : elle fait apparaître à la fois les relations de domination des uns sur les autres, mais aussi la capacité créatrice de la langue hégémonique qui ne peut jamais cependant être unique. La question est bien de savoir comment la conception du monde du communisme critique de Marx unira en se développant et

s'autocritiquant production, démocratie, normes universelles non impériales, création culturelle et langagière. Gramsci ici est au plus près de Brecht et de Benjamin par la reconnaissance de la fonction constituante de la culture qui ne peut être réduite à une idéologie.

Pôle 4. Connaissance et philosophie dans la philosophie de la praxis

Cette réforme de la raison révolutionnaire pose la question du statut de la connaissance et de la philosophie. Celle-ci ne peut être un savoir de surplomb et elle doit assumer sa réalité de pratique théorique historique, liée à des rapports sociaux qui peuvent être aussi des rapports d'hégémonie. Suivant une indication du grand introducteur du marxisme en Italie Antonio Labriola (*Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, 1899), la philosophie immanente à l'oeuvre de Marx est philosophie de la praxis, non pas seulement en ce que la praxis serait son objet, mais en ce qu'elle est elle-même traversée par les problèmes et les enjeux des pratiques et que sa fonction effective, quelle soit ou non actualisée par des philosophes professionnels, est de tester et d'expérimenter les concepts et les catégories mises en oeuvre dans les divers champs de la pratique. Ainsi cette pratique de la philosophie se constitue dans un champ orienté sur un axe qui va de la philosophie activité spécialisée à la pensée de sens commun. A son niveau le plus spécialisé la philosophie peut être définie comme une méthodologie historique traitant des questions de déterminisme et de causalité, de tendances et de prévision, de volonté collective, de conformisme et d'initiative contingente, d'effets de connaissance divers. A son niveau le plus humble la philosophie est l'ensemble des notions, des croyances et des comportements conforme caractérisant le sens commun d'une communauté historique, avec ses préjugés, son inventivité propre et tout ce qu'impose à ce sens commun les conceptions du monde dominantes des forces sociales dirigeant la vie sociale. La philosophie alors se condense dans la notion d'une conception active du monde. La tâche de la philosophie de la praxis est d'analyser ce sens commun des masses subalternes en ses éléments, en leur confusion, d'évaluer ses éléments dans leur capacité à réfléchir et organiser la marge de jeu de ces masses. Il s'agit en partant de l'idée que tout homme est philosophe -en ce qu'il participe d'une ou plusieurs conceptions du monde- de purifier ce sens commun contradictoire en explicitant et développant les éléments capables de promouvoir une puissance de penser qui soit une puissance d'action historique. La philosophie de la praxis a en charge la réforme intellectuelle et morale sur le plan théorique et elle aura à traduire celle-ci dans la réorganisation des appareils d'hégémonie comme le système de l'enseignement. La philosophie est bien un pôle de la totalité sociale, celui des formations de savoir qui peut réfléchir les savoirs et les pratiques développés du côté des autres pôles sans se constituer en métalangue absolue. Elle est un opérateur de traduction entre langages scientifiques et pratiques ; cette traduction est toujours conditionnée

par les limites d'une situation historique mais elle est toujours susceptible de déplacer ces limites dans le sens de l'hégémonie des subalternes.

La portée de l'oeuvre de Gramsci

Cette oeuvre a agi surtout des années 1950 aux années 1980 d'abord en Italie où elle a fondé la stratégie de transition démocratique du Parti Communiste Italien impulsée par Palmiro Togliatti et poursuivie jusqu'à Berlinguer. C'est elle qui a animé le tournant vite épuisé de l'eurocommunisme soutenu par les partis italiens français et espagnol. S'est constitué un gramscisme faible qui a chemin faisant amoindri la dimension révolutionnaire des *Cahiers* pour la projeter et l'aplatir sur une stratégie de type social-démocrate, ou jeu de dames dans le meilleur des cas. Mais par-delà ce gramscisme instrumentalisé qui a vécu, Gramsci a été une référence des derniers grands débats théoriques dont le marxisme a été l'occasion. C'est ainsi qu'en France Louis Althusser a à la fois accredité les *Cahiers de prison* et critiqué leur humanisme et leur historicisme qui privilégie la continuité transformiste de l'histoire aux dépens des ruptures, des événements. Il a de même relativisé la portée de la science de la politique et dénoncé l'ambiguïté de la théorie de l'Etat élargi. C'est ainsi que d'un autre bord Alain de Benoist depuis l'extrême-droite a souligné l'importance de l'hégémonie devenue centre obligé de toute réflexion stratégique.

Mais la pertinence des questions de Gramsci peut se renouveler en période de mondialisation du capitalisme. Cette discussion a été internationale et elle a rebondi en effet avec la naissance des *cultural studies* qui font de Gramsci un de leurs fondateurs. Reste à réouvrir la question mondiale de la capacité hégémonique du mode de production capitaliste à s'universaliser vraiment en assimilant les masses humaines, non en les expulsant de toute vie humaine et en les transformant en hommes superflus. « La classe bourgeoise se pose elle-même comme un organisme en continuel mouvement capable d'absorber toute la société, l'assimilant à son niveau culturel et économique ; toute la formation de l'Etat est transformée. L'Etat devient éducateur. Puisqu'il se produit un arrêt, l'on retourne à la conception de l'Etat pure forme. La classe bourgeoise est saturée, non seulement elle ne diffuse plus, mais elle se désagrège ; non seulement elle n'assimile pas de nouveaux éléments, mais elle désassimile une partie d'elle-même (ou du moins les désassimilations sont nettement plus nombreuses que les assimilations)» (cahier 8, §2)..

André TOSEL

Professeur émérite de philosophie, Université de Nice-Sophia Antipolis

Auteur notamment de

Marx en italiques. Aux origines de la philosophie italienne contemporaine, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1991.

Un monde en abîme ? Essai sur la mondialisation capitaliste, Paris, Editions Kim,. 2008 .

Spinoza ou l'autre (in)finitude, Paris, L'Harmattan, 2008.

A paraître en septembre 2008 *Marxismes du XX^e siècle*, Paris, Syllepse.